

Là où l'absence respire
Fragments de présence dans les interstices du silence

ENCINA H.

© 2025 france encina (Là où l'absence respire)

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant , au terme de l'article L,122-5 (2eet3ea) d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective , et , d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, »toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayants cause est illicites « (art. L;122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit , constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

© 2025 France Encina Trambouze

Là où l'absence respire

'Fragments de présence dans les interstices du silence'

ENCINA H.

© 2025 france encina (à l'absence respire

Prologue

Il y a des voix qui ne parlent qu'en silence. Des présences qui ne laissent ni empreinte ni ombre, mais que l'on ressent comme un battement derrière les côtes. Ce livre n'est pas une réponse — c'est une écoute. Une exploration des creux, des éclats, des instants suspendus où l'absence devient souffle, et le souvenir, brasier.

Je n'ai pas écrit pour comprendre, mais pour témoigner. Pour que l'invisible ait enfin des mots. Pour que ceux qui traversent la nuit sentent qu'ils ne sont pas seuls, même si le monde ne les voit pas. Ce sont des fragments d'existence, rassemblés comme on cueille les étoiles éteintes, avec la tendresse de ceux qui savent que même ce qui ne brille plus éclaire encore.

Là, entre les pages, quelque chose respire. Peut-être toi. Peut-être moi. Peut-être ce que nous n'avons jamais osé nommer.

Chapitre 1

Les ruelles de l'enfance – Lyon, côté obscur

Je suis né dans un recoin de Lyon que les cartes postales oublient volontairement. Pas de berges idylliques, ni de traboules mystérieuses aux airs touristiques. Non, ici, c'était les faubourgs de la Guillotière, les venelles sales où les jours s'effilochaient entre béton et résignation. Le soleil ? Il passait en coup de vent, comme s'il craignait de salir ses rayons. C'était pas le Vieux Lyon romantique, ni même les Terreaux agités. Plutôt une version très underground de "Six pieds sous terre", sauce bouchon fermé.

Ma mère, le genre de femme à faire plier un contremaître avec un regard, bossait comme une damnée dans une usine de textile à Vaulx-en-Velin.

Mon père ? Présent comme une illusion. Assis sur son fauteuil, il fixait la télé comme si chaque pixel contenait une réponse à ses angoisses existentielles. Et moi, petit paquet de nerfs, je galopais dans tous les sens, cherchant un peu de douceur dans un décor qui ne savait pas ce que ce mot voulait dire.

Les ruelles de mon quartier, je les connaissais mieux que mes tables de multiplication. Ces couloirs étroits entre les immeubles décrépis étaient autant de scènes où le désespoir dansait avec l'espoir sans chorégraphie. Les mêmes du coin jouaient les explorateurs dans ce labyrinthe de tôle et de briques : un jouet cassé derrière une poubelle, une demi-baguette durcie sur une fenêtre, ou un rêve abandonné sur un trottoir. Chaque trouvaille était notre trésor. Pas besoin d'un coffre, juste d'un carton.

— Regarde mon drone ! s'écria Mehdi, brandissant un bout de plastique fondu qu'il tenait comme un trophée.

— Un drone ? T'es sûr que c'est pas un galet avec des ailes ?! ria Léa, une habituée des blagues mal dégrossies.

Les éclats de rire se heurtaient aux murs décrépis comme des notes de jazz jouées trop fort. C'était pas beau, mais ça chantait. La rue, c'était notre théâtre, chaque gamin son acteur, chaque fissure dans le mur une ride de notre jeunesse trop vite matée.

Et comme dans toute bonne tragédie urbaine, y'a eu les confrontations. Un jour, alors qu'on filait l'école pour se la jouer aventuriers, on tombe sur un flic. Pas un méchant du cinéma, juste un flic municipal au gilet trop serré et au regard aussi fatigué que la ville.

— Eh bien, eh bien, on se fait la belle au lieu de réciter ses verbes ? lâchait-il, avec ce ton mi-blasé mi-menaçant.

— Pas de bol, monsieur, c'est vous qu'on récite à chaque coin de rue ! lui balance Idriss, en lui lançant un regard chargé d'insolence.

Il voulait jouer les gros bras, mais nous, on avait nos éclats de rage, nos rires nerveux, et surtout ce besoin de ne pas plier.

Et puis un jour, j'ai rencontré un vieux monsieur un peu farfelu, installé dans un bistrot de la Croix-Rousse, qui m'a regardé comme si j'étais son égal.

— La ville, gamin, c'est un aquarium de pauvres. Faut apprendre à nager, pas à couler.

Ses mots ? Du whisky verbal. Une brûlure douce qui te pousse à réfléchir, même quand t'as pas envie.

Les cafés du coin, leurs néons clignotants comme des étoiles qui hésitent à mourir, étaient nos refuges. Le son du piano grinçant, les voix rauques, les anecdotes à moitié vraies faisaient l'écho de nos âmes.

Un soir, après une journée de débrouille et de coups bas entre potes, je suis rentré dans un vieux troquet qui puait la sueur et le tabac froid. Le patron m'a lancé :

— Tu veux voir ce que ça fait de vivre en dehors des lignes ?

Et moi, je lui ai répondu avec un regard et ce sourire tordu, celui qu'on garde quand la tristesse et l'espoir font chambre commune.

Là, dans cette poussière lyonnaise, je commençais à comprendre que ma vraie école, ce n'était pas celle où l'institut dictait en mâchant ses syllabes. C'était ici, dans la rue, dans les éclats, dans les fêlures.

Mon reflet dans les flaques sur le trottoir de la rue Sébastien Gryphe, c'était pas celui d'un héros. Juste un gamin cabossé, avec l'histoire de ses aïeux en tatouage invisible sur les pavés.

C'est ça, ma vraie vie. Celle que je raconte entre deux verres de rouge et une engueulade contre le monde. Parce qu'à Lyon, comme partout ailleurs, la misère ne connaît pas les frontières. Et que parfois, même l'espoir, il faut lui tordre le cou pour qu'il daigne regarder dans notre direction.

© 2025 france encina (Là où l'absence respire)

Chapitre 2

La première incartade — Guillotière, Lyon

Le matin où tout a basculé, Lyon s'était réveillée sous un manteau de brume grise, comme si même les nuages hésitaient à se lever. L'air collait à la peau comme une chanson oubliée, un vieux disque de bal musette rayé. Rue Paul Bert, les volets claquaient doucement dans la fraîcheur humide, et moi, avec le ventre vide et l'esprit en vrac, je n'avais qu'une seule idée en tête : du sucre. Du bon, du qui réveille, des bonbons qui claquent sous la dent comme un feu d'artifice dans une bouche d'enfant.

Ce matin-là, l'audace s'incrusta comme une mauvaise graine dans mon jardin d'idées. Une petite voix en moi s'amusait à jouer les Arsène Lupin des cours de récré. La cible ? La supérette de Monsieur Louis, planquée près du carrefour de l'avenue des Frères Lumière. Un vrai capharnaüm de confiseries, gadgets inutiles et vieilleries trop chères pour ce qu'elles valaient — mais dans nos yeux, c'était le paradis.

Louis, c'était le boss du quartier, le roi du chipotage, le gardien du temple. Il sentait la frite froide et le vieux balai, et sa moustache parlait avant lui. Nous, on n'avait que des poches vides et des regards affamés. Mais ce jour-là, j'avais un plan.

— Mehdi, Léa, on le tente aujourd'hui. J'veux du caramel ou j'mourrai, leur ai-je glissé, le cœur en cavale.

— Tu dis ça comme si on braquait la Bourse, répondit Léa en haussant les épaules, l'œil amusé.

Le plan était simple : détourner l'attention de Louis pendant que mes doigts filaient vers le Graal en sucre. Pas de violence, juste de l'agilité et un peu de toupet.

La porte grinça comme une chanson triste. Louis était au comptoir, en train de recompter ses pièces avec la même minutie qu'un joaillier. Il nous fixa comme s'il nous scannait.

— Vous avez de quoi payer, ou c'est juste pour mes nerfs que vous venez ? cracha-t-il, le ton sec comme une biscotte oubliée.

— On fait une enquête sociologique sur les goûts des enfants... l'évolution du bonbon à travers les âges, j'ai dit, en espérant que l'humour me sauve.

Il ne rit pas. Évidemment.

Pendant qu'il grognait à propos des jeunes, j'ai glissé un œil vers les bonbons : barres chocolatées alignées comme des soldats au garde-à-vous, sachets de réglisses noirs comme la nuit. Mon cœur battait comme une batterie mal réglée. J'ai tendu la main, discret comme un chat en chasse.

Un paquet de chewing-gum fraise-citron, celui que tout le monde voulait à l'école. Hop, dans la poche. La mission semblait réussie... jusqu'au regard foudroyant de Louis.

— Toi ! Qu'est-ce que t'as dans ta poche ?! rugit-il, avec le flair d'un détective en fin de carrière.

J'ai bredouillé une excuse — une mauvaise, même pas drôle — en sortant le paquet comme s'il m'était tombé dessus par erreur.

— T'as cru que j'étais aveugle, gamin ? Faut vraiment être con pour penser ça !

Léa éclata de rire, Mehdi se planqua derrière les présentoirs, et moi... moi j'ai voulu fondre dans le sol. Louis s'approcha, agrippa mon bras, et me lança le sermon d'un siècle.

— Si tu veux jouer au voleur, fais-le dans les films ! Ici, t'apprends à respecter, petit. File d'ici avant que je t'emmène au poste.

J'ai reculé, honteux, écrasé sous le poids des regards. La rue m'a avalé. Mes potes étaient morts de rire, mais moi, j'avais compris un truc : même le bonbon le plus sucré peut avoir un goût amer.

C'était ma première incartade. Une entrée fracassante dans le monde du "trop tard" et "fallait pas". L'adrénaline m'avait chauffé le sang, et malgré la claque morale, j'avais senti ce frisson étrange... celui de vivre pleinement.

Et Lyon, cette vieille dame aux pavés usés, semblait me souffler : "Tu n'es qu'au début, petit."

© 2025 france encina (Là où l'absence respire)